2e Année. — N° 25. 25 Centimes le numéro à Paris. Dimanche 20 Mars 1864.





BUREAUX A PARIS
27, Faubourg Poissonnière, 27.

FONDATEUR :
CASIMIR URBANOWSKI.

ADMINISTRATEUR :
Le Colonel André GAVRONSKI.

Les manuscrits communiqués et non publiés ne seront pas rendus.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont il sera déposé deux exemplaires.

La Pologne

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE

Un an . . . . fr. 12
Six mois . . . . » 7
Trois mois . . . . » 4

POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS.

Annonces.

La ligne. 0 30

Réclames.

La ligne. 0 50

Toutes les demandes d'abonnement et d'annonces doivent être adressées à M. LACOUR, Faubourg Poissonnière, 27, à Paris.

ON S'ABONNE : **à Bruxelles,** chez M. GERSTMANN, libraire, 34, rue Neuve, et chez M. NYS, imp., 57, rue Potagère; **à Londres,** chez M. THORZEWSKI, libraire, 1, Macclesfield street, Soho; **à Paris,** chez M. KROLIKOWSKI, libraire, 20, rue de Seine, et aux Bureaux du Journal, 27, Faubourg Poissonnière.

Nous recevons de Pologne un important document. C'est l'appel des paysans à la nation. Les délégués de cinq départements se sont réunis à Cracovie, au pied d'un monticule élevé à la mémoire de Kosciuszko, et là, après avoir élevé leur âme vers l'Être-Suprême, et après avoir pris conseil des patriotes dans lesquels ils avaient confiance, ils ont adressé au Gouvernement national et au pays la proclamation suivante, qui donnera à nos lecteurs une idée du bon sens et des sentiments de cette importante portion de la nation polonaise.

Proclamation

DES PAYSANS POLONAIS A LA NATION.

Nous, conseillers (Radni), délégués par les communes de Tujavie, Cracovie, Mazovie, Sandomir et Lublin, pour nous concerter sur le malheur qui pèse sur notre pays et pour remédier au désastre dont il est menacé, nous avons résolu, après mûre réflexion, après avoir consulté les hommes les plus éclairés et les plus expérimentés, et après avoir invoqué la grâce de l'Être-Suprême, nous avons résolu d'appeler la nation tout entière au recueillement et à l'action commune.

Nous invitons donc notre Gouvernement national à faire imprimer cette proclamation, à la faire traduire en langues samogitienne, lithuanienne et russe, pour que tous les habitants de l'ancienne république polonaise en aient connaissance et soient invités à prendre part à l'œuvre commune.

Dans chaque village, il se trouve un homme soit plus sage, soit plus riche, soit meilleur, qui possède la confiance des autres, qui est connu de tous. Aussitôt qu'il recevra cette circulaire, s'il ne sait pas lire, il cherchera quelqu'un, même s'il le faut, dans un autre village, pour qu'on la lui fasse connaître. Il sera de son devoir d'expliquer aux habitants de sa commune ce dont il s'agit. Il n'entre pas dans notre pensée de manquer à une classe, ou à n'importe quel individu; nous confessons hautement que, ne formant qu'une portion de la nation, nous ne voudrions rien entreprendre qui puisse nuire à sa dignité. Néanmoins, nous avons l'espoir que notre initiative, basée sur l'amour, sur la justice et la vérité, sera agréée par tous.

Nos ennemis, l'abominable et féroce moscovite, l'Allemand cupide et astucieux, calomnient le peuple polonais et se servent de tous les moyens pour l'éblouir et le tromper. Laissons-leur dire que les paysans sont hostiles à l'insurrection et dévoués à leurs gouvernements.

Bientôt, par des actes, les paysans leur donneront un démenti. Ils se sont servis d'espions, d'agents provocateurs, de traîtres qui allaient de cabane en cabane, excitant le paysan contre le noble, le pauvre contre le riche, le chrétien contre le juif, le Ruthénien contre le Polonais; en un mot, ils ont réuni tous les éléments qui composent notre société, et tout cela en pure perte. Aujourd'hui encore, ne nous offrent-ils pas des couteaux, de l'argent, des cordes et de l'eau de vie, pour endormir nos consciences, pour provoquer le pillage et les massacres, afin de régner sur des cendres et des ruines. Cette propagande a duré une année et n'a produit aucun résultat. Le temps est venu de mettre un terme à ces machinations et de préserver nos enfants de la corruption, du choléra et de la peste moscovite et allemande. Durant tout une année, les paysans ont observé les actes du gouvernement du Czar. Ils ont vu comment ses esclaves arrachaient la peau et déchiraient la chair de leurs enfants, au bruit du tambour, accompagné du flageolet et de la clarinette. Le jour des représailles est arrivé. Il faut faire sauter le Czar et ses valets, car ce sont les ennemis de l'humanité, de la religion et de Dieu lui-même. Pendant tout un siècle, nous avons vu les patriotes déportés en Sibérie, parce qu'ils voulaient affranchir le pauvre peuple, de l'esclavage et de la corvée. Aussi les Moscovites peuvent aujourd'hui donner la liberté à leurs esclaves, qu'ils fouettent et vendent comme des chiens. Ils nous parlent de leur bonheur et de leur liberté, nous n'avons pas besoin d'eux pour nous organiser selon la loi d'amour et de justice. Ne voyons-nous pas chaque jour comment ils incendient les villes et les villages, comment ils torturent les insurgés désarmés, comment ils déportent tout ce qui est un peu plus éclairé, afin de laisser seulement les paysans ignorants pour les exploiter comme des bêtes de somme. Mais ils se tromperont dans leur calcul. Le paysan a compris ses besoins, son vrai danger et son devoir. Il a invoqué Dieu à son secours, et il est prêt aujourd'hui. Tranquille, patient, confiant et convaincu que lorsqu'il le voudra, la sauterelle ennemie, toute cette masse de pillards et de voleurs disparaîtront comme un grain de sable sur la terre, comme une goutte d'eau dans la rivière, comme un copeau dans un incendie.

Trop de sang a coulé. Jamais les Turcs et les Tatars n'en ont tant versé. Ce sang innocemment répandu crie vengeance. Déjà avant l'hiver, nos communes étaient prêtes à purger notre terre des envahisseurs. Si nous avions été écoutés, bien des victimes, bien des fortunes auraient été épargnées. Nous nous sommes adressés à diverses reprises au Gouvernement national, par l'intermédiaire des chefs des insurgés et par des commissaires; nous voulions que toute la population fût appelée sur les champs de bataille; que tout homme qui pût s'emparer d'un pieu se jetât sur nos ennemis pour se saisir de leurs armes et les punir selon leurs méfaits. On ne nous a pas écoutés. Nous avons vu que la guerre de partisans pouvait avoir de petits succès, mais ne dompterait pas l'ennemi et ne viendrait pas à bout de lui. Ce qui a été négligé, il faut le reprendre. Malheur à cette portion de la nation, malheur à celui qui, par son indifférence ou par son inactivité, voudrait s'opposer à cette levée en masse, à ce débordement général, à cet embrasement universel, car il serait englouti avec les envahisseurs.

Au nom de Dieu, de la patrie et de la famille, nous avons résolu de proclamer, en 1864, *une levée générale en masse*, au printemps prochain, laissant à notre Gouvernement national le soin d'en désigner le jour.

ART. 1er. Tout homme, depuis quinze ans jusqu'à soixante, excepté les infirmes, les malades incapables de marcher, doit se présenter à l'appel, muni de nourriture pour dix jours, armé de faux, de hache, de tout ce qu'il pourra trouver. La commune fournira ce qu'elle pourra à ceux de ses membres qui n'auraient ni faux, ni hache.

ART. 2. L'élu de la commune partagera les paysans par dizaines, leur donnera des chefs et les conduira au siége de la commune.

Les conseillers nommeront des capitaines, des majors, des colonels; ils formeront des compagnies, des bataillons, des régiments et les conduiront au district, de là à la ville du palatinat, et ensuite jusqu'à Varsovie.

ART. 3. Si la citadelle ne se rend pas immédiatement, on amènera de la paille, du bois, du goudron, de la résine et on brûlera la forteresse pour qu'il n'en reste aucune trace. Une fois Varsovie libre et la citadelle rasée, les communes choisiront la jeunesse libre et forte pour former une armée de plusieurs centaines de mille hommes, afin de délivrer les provinces polonaises qui gémissent sous le joug de l'Autocrate.

ART. 4. Aussitôt que la nouvelle se répandra qu'un million de paysans assiége Varsovie, toutes les autres grandes villes, telles que Wilnakieff, devront être attaquées de la même manière.

ART. 5. Après le retour dans nos foyers, chaque commune se choisira des chefs qui veilleront à la juste répartition des charges et impôts, à l'entretien de l'armée jusqu'au moment de la complète délivrance. Alors une diète nationale se réunira et décidera de tout.

. . . .

Les délégués des paysans ne terminent pas là leur appel; mais la pièce que nous avons reçue s'étant détériorée en route, il nous a été impossible d'en déchiffrer plusieurs lignes.

Nous y trouvons seulement que la Pologne ne doit compter ni sur la France, ni sur l'Angleterre, ni sur l'Autriche, ni sur la Turquie, ni sur les Russes libéraux, mais seulement sur les propres ressources de son peuple.

Aujourd'hui, d'après les paysans, une seule devise convient à la nation. *Une levée générale, au nom de Dieu, de la patrie et de la liberté.*

Réponse à la poésie de M. Blondel.

La belle poésie de M. Blondel, dédiée aux russes libéraux, est arrivée à son adresse. L'honorable auteur de *la Russie sous Nicolas Ier*, M. Ivan Golovine, a pris sur lui de nous expliquer pourquoi nous luttons seuls contre le système barbare qui nous écrase et qui pèse de tout son poids sur la patrie de Pestel et de Rylejeff.

Nous avons suivi pas à pas les patriotes et les libéraux russes. Aussi les productions de M. Golovine ne nous sont pas inconnues.

Il nous a appris qu'un de ses ancêtres, sommé par Boris Goudonof, de rentrer dans sa patrie, répondit :

« Je rentrerai lorsque trois proverbes auront cessé d'exister en Russie : « *Tout ce qui est à moi est au Tzar; Ne crains pas le jugement, crains le juge; Près du Tzar, près de la mort.* »

M. Golovine ajoute que, s'il voulait imiter ce mâle langage, il aurait dit :

« *Je rentrerai dans ma patrie, lorsque toute la Russie aura été avancée à la quatorzième classe* (Les employés des quatorze classes ne peuvent pas être battus.); *lorsque l'Allemand n'y vaudra plus que le Russe, et lorsque la plume aura le poids du fer dans la balance sociale.* »

Ces quelques mots expliquent pourquoi M. Golovine a quitté son pays natal.

Mais, hélas, nous Polonais, nous sommes dans une situation mille fois plus déplorable. Nous sommes victimes du pays dont M. Golovine trace un si sombre tableau. Si la nation qui opprime souffre, que doit dire la nation opprimée? Les individus peuvent se réfugier, se soustraire à la barbarie, à un absolutisme honteux, mais une nation de plusieurs millions d'habitants doit se résigner ou s'insurger. La Pologne souffrait jusqu'à l'héroïsme. Ce n'est que lorsque le *magnanime monarque* a ordonné d'enlever toute la jeunesse de Varsovie, l'avenir de notre pays, que nous avons résolu de faire appel au désespoir, à Dieu et aux événements.

Voici la lettre que la poésie de M. Blondel a provoquée :

A M. le Rédacteur du journal LA POLOGNE.

Monsieur,

Le 21e numéro de votre journal a été le premier qui soit tombé aujourd'hui sous mes yeux, et après avoir parcouru les strophes de M. Blondel, je prends la plume pour vous écrire une prose succincte, mais peut-être pratique.

Les descendants de Pestel et de Rylieff sont toujours là; mais chaque fois que la Pologne voudra combattre seule contre la Russie, les libéraux russes resteront à l'écart. Je ne parle que pour moi : je ne suis pas un général, je ne suis qu'un partisan : j'ai, il y a vingt ans, convié les Polonais à une action commune; mais la nouvelle génération a voulu faire ses preuves elle-même. La haine provoque la haine, et au mot *Moskale*, l'écho répond *Lach*, et la faux cracovienne soulève la hache russe. Devant ces scènes, je me couvre la tête et laisse l'orage passer. Je ne suis l'apôtre ni de la désertion, ni de la trahison; je ne suis ni slavophile, ni panslaviste : je suis Slave. Pour une action commune, il faut un autre terrain : quand on court aux armes, la voix est au canon. Je ne désapprouve pas pour cela l'insurrection polonaise, je n'en ai pas le droit; l'avenir de la Pologne n'appartient qu'aux Polonais. L'action commune est tout autre, dans « la lutte à mort entre la nationalité polonaise et l'autocrate russe; » la nationalité russe y prend part forcément, et malheureusement elle est autocrate. C'est un effet du temps, un fait incontestable qu'on peut déplorer, mais qu'on ne saurait empêcher. Ce n'est pas dans ces conditions qu'il fallait engager la lutte : vous n'avez pas la force pour vous, vous n'avez que le bon droit. Vous n'avez voulu faire usage ni de la diplomatie, ni de la ruse : cela vous regarde, cela vous honore, mais cela exclut toute action commune. Au début de la lutte, il y avait 34,000 Russes éclairés pour la Pologne; aujourd'hui, il y en a 3 ou 4, tout au plus 30 ou 40, parce que quand on court aux armes, on ne raisonne plus.

Les Polonais n'ont pas voulu unir leur cause à celle des Russes : ils n'ont pas eu la patience d'attendre : les réformes russes ont marché trop lentement pour les Polonais. Que voulez-vous? les peuples vivent plus lentement que les individus, mais aussi ils vivent plus longtemps, et c'est compromettre leur avenir que de précipiter les événements. Voici ce que me disaient mes compatriotes, il y a un an : « Nous ne pouvons vous suivre dans vos idées sur la Pologne. Les Polonais n'ont rien fait pour nous délivrer de Nicolas. Aujourd'hui que nous leur tendions franchement la main, ils l'ont repoussée; eh bien, que leurs prêtres les sauvent comme ils peuvent. »

Commentez ces paroles comme vous voudrez, mais il faut avoir la main sur le pouls de la Russie pour la juger. Je dis toujours avec Alexandre Ier : le salut de la Russie viendra de la Pologne. Je ne préjuge pas l'avenir, mes sympathies vous sont toujours acquises, mais je tiens à établir un fait : le développement de la Russie est tel, que les événements de la Pologne ne peuvent réagir sur elle, qu'en entrant dans leur voie.

A bon entendeur, salut ! IVAN GOLOVINE.

9 mars 1864.

« Nous devons remercier M. Golovine pour sa franchise. Il croit que les Russes libéraux ont des griefs contre ceux qui dirigent le mouvement polonais; il les formule. Par cela même, il nous fournit l'occasion de prouver que, si les torts existent, ils existent des deux côtés.

D'abord, puisque le hasard a fait tomber un numéro de notre feuille entre les mains de M. Golovine, nous le prions de jeter un coup d'œil sur notre article intitulé : *Garibaldi et le journal* LA CLOCHE (n° 19). Il y trouvera pourquoi trente mille conjurés russes se sont transformés en un nombre bien plus restreint de cinq cents tout au plus. La faute n'en est pas à nous, Polonais, mais à la feuille qui menaçait la noblesse, qui oubliait la bourgeoisie, qui fondait tout

son espoir sur la révolte des serfs qui ne la lisaient pas.

Maintenant, voyons si les Polonais ont quelque chose à se reprocher.

Avons-nous oublié les traditions léguées par Pestel et Lukasinski, par Rylejeff et Krzyrzanowski, par Bestuzew et Soltyk?

Le même jour que la diète polonaise proclamait la déchéance du tzar Nicolas, Varsovie rendait un public hommage à la mémoire des grands patriotes russes. Les noms des martyrs de la liberté qui nous sont rappelés ont été acclamés par toute la population de notre capitale.

A la bataille de Wawer, mille drapeaux ont été jetés dans le camp de Diebitch, avec cette inscription : *Pour votre liberté et la nôtre*.

Combien de Russes ont répondu à cet appel? Ils tuaient ceux qui voulaient briser leurs chaînes.

En exil, avons-nous abandonné ces traditions? Ici, nous sommes encore une fois obligés de parler de notre plus illustre martyr, de Simon Konarski.

Dans le journal qu'il publiait à Paris, il a rappelé à ses compatriotes tous les détails de la conjuration qui a réuni par le même lien de travaux et de supplices les patriotes russes et les patriotes polonais. La moitié du journal *Polnoc* était remplie de souvenirs et de détails, sur la vie et la mort de Pestel et de ses affiliés.

M. Golovine se plaint qu'il s'est en vain adressé à des Polonais qui n'ont pas voulu faire cause commune avec ses amis politiques. Malheureusement dans les pays où l'ombre de la liberté de la presse n'existe pas, il n'est pas facile de distinguer les patriotes qui font le plus de bruit, de ceux qui sont prêts au plus grand des sacrifices. Peut-être que M. Golovine s'est adressé aux premiers, peut-être qu'il n'a pas su découvrir les seconds.

Ce qui est certain, ce qui appartient à l'histoire, c'est que Simon Konarski a pénétré dans les environs de *Wilna*, a trouvé des officiers russes qui lui ont ouvert leur cœur. Il a été saisi et garrotté au moment où sur leur demande, il voulait créer une presse destinée à rappeler aux officiers russes leurs droits et leurs devoirs.

Deux mois avant l'explosion de la dernière insurrection, les Polonais présents à Paris se sont réunis pour honorer l'anniversaire du 29 novembre. L'ami de Konarski a pris la parole pour rappeler les noms de Pestel et de Rylejeff en invitant ses compatriotes de rester fidèles à la devise : *pour votre liberté et la nôtre*. La salle a retenti de frénétiques applaudissements, l'orateur n'a pas pu terminer son discours. Ses sentiments ont trouvé de l'écho dans les cœurs de ses compatriotes. L'émigration l'appela à faire partie de son comité; il est évident que chez les Polonais que l'autocratie tue, spolie, outrage, il n'y a pas une goutte de fiel pour nos frères russes, victimes de la même oppression.

Veut-on encore une preuve éclatante des dispositions fraternelles de nos compatriotes? que l'on compare la manière dont se comporte le gouvernement russe avec les prisonniers polonais qu'il torture et pend, avec celle des insurgés envers les officiers russes, qu'ils laissent libres sur parole.

Ce ne sont pas des mots isolés, quelques publications plus savantes que politiques qui doivent guider les rapports des patriotes et des libéraux des deux nations. Là, où les faits parlent, où le canon gronde, lorsqu'il s'agit de la vie et de la civilisation d'un pays, il faut juger des dispositions des masses par l'ensemble de la conduite nationale. De même, les paroles ne suffisent pas pour protester contre le progrès de la barbarie, il faut quelque chose de plus, il faut *des actes*...

Que les patriotes des bords de la Néwa forment une légion de Russes libres, alors, non-seulement M. Golovine, mais le monde entier sera témoin de notre joie, de notre bonheur; la Pologne saluera comme des rayons bienfaisants de la régénération du nord-est de l'Europe les premiers apôtres combattant pour la liberté et le bien-être de leur patrie.

« *Les Polonais n'ont rien fait pour nous délivrer de Nicolas; que leurs prêtres les sauvent comme ils peuvent.* »

Si M. Golovine suivait le mouvement insurrectionnel en Pologne avec le même intérêt que nous avons étudié les dispositions des Russes libéraux il n'aurait pas écrit ces trois lignes.

Les Russes peuvent rester témoins passifs des exploits de Berg et de Mourawieff: ils peuvent sans protestation active laisser torturer les enfants, outrager les femmes, mais ils devraient respecter les principes glorieux de notre insurrection. La Pologne a saisi le drapeau dont elle peut être fière: elle combat pour l'indépendance et pour le triomphe des idées les plus généreuses, élaborées par les plus profonds penseurs du dix-neuvième siècle. Égalité religieuse, égalité civile, dotation des laboureurs, réconciliation générale, bonheur de tous.

Laissons la calomnie aux journaux salariés; mais d'un patriote de la valeur de M. Golovine, nous avons le droit de réclamer justice.

Nous avons sous les yeux non-seulement l'ukase relatif aux paysans, mais toutes les dispositions qui le complètent.

Il est évident que cet ukase a deux buts:

1° Tromper l'opinion publique en Europe et en Amérique.

2° Armer les paysans contre leurs anciens propriétaires.

Mais celui qui va au fond des choses s'apercevra immédiatement que c'est un projet absurde et qui ne peut pas aboutir.

1° Il faut se rappeler que les terres que les paysans possédaient, n'absorbaient qu'un huitième des terres labourables. L'ukase qui leur a donné la propriété ne se préoccupe pas des sept huitièmes des terres qui resteront sans bras et qui seront perdues pour la culture.

2° L'ukase généreux oubliant les valets et les servantes des paysans, laisse la plus intéressante position de la population sans pain et sans asile.

3° L'ukase en imposant des charges nouvelles aux paysans qui ne recevront pas un pouce de terre de plus, les rend plus malheureux qu'ils n'étaient.

Dans le système polonais, tout cela a été pesé, prévu et examiné. Une combinaison économique et financière conciliait les intérêts des anciens et des nouveaux propriétaires sans oublier les valets et les servantes, les vrais travailleurs les plus malheureux.

Nous avions l'intention de publier les deux autres lettres communiquées à notre gouvernement national, afin de mieux faire apprécier les mesures qu'il avait adoptées et proclamées, mais nous nous sommes aperçus que ce serait donner une arme aux autorités ennemies qui marchent d'absurdités et absurdités. Nous les défions de mettre en pratique l'ukase tel qu'il est conçu actuellement.

Trois martyrs.

Nous recevons le troisième numéro de l'écho de la Lithuanie *Glosz Litwy*. Nous y trouvons le récit du supplice de trois martyrs, Louis Suchodolski, Ignace Zdanowicz, Titus Dalewski.

Le premier, Louis Suchodolski, né dans le duché de Posen, a terminé ses études dans une université à l'étranger. Après son retour dans le pays en 1861, il se dévoua à la cause nationale. Deux fois arrêté et deux fois rendu à la liberté, il reçut en dernier lieu une mission secrète à Wilna, en Lithuanie. Deux Polonais arrêtés et torturés désignèrent Suchodolski comme un patriote possédant la confiance du Gouvernement national.

Découvrir le gouvernement mystérieux qui brave l'autorité du Tzar exerçant un pouvoir magique qui, malgré une armée de cent mille esclaves, organise les forces insurrectionnelles, l'administration, les finances et même les relations extérieures, voilà le point de mire de tous les employés russes, de tous les ambitieux, de tous les sbires à la solde du cabinet de Saint-Pétersbourg.

Aussi quelle bonne fortune pour un misérable de saisir un homme qui possède ce secret, qui peut trahir et livrer ses frères; l'infâme se servira de tous les moyens pour arracher ce secret; il emploiera toutes les ruses, toutes les séductions, enfin toutes les tortures dont l'inquisition ne se doutait même pas.

La proie, c'était Suchodolski.

L'infâme, c'était Sobolewski.

Le digne serviteur du maître qui parle à l'Europe et à l'Amérique de son amour pour le progrès et la liberté, a épuisé sur le corps de l'infortuné patriote tous les moyens connus pour raffiner la douleur. Le corps a été taillé, broyé, brûlé; l'âme n'a pas fléchi; le supplicié a gardé son secret.

Pense-t-on que le bourreau s'est laissé désarmer pas la résignation du martyr? Non, il a délégué des officiers russes qui pénétrèrent dans la prison du patriote polonais, protestent, s'indignent et pleurent avec lui, tout cela pour gagner sa confiance; pour obtenir par la ruse l'aveu que la douleur n'a pas pu arracher. Suchodolski n'est pas tombé dans le piége.

On pourrait croire que le bourreau se lasserait. Non, il attache à la victime un espion qui ne le quitte ni le jour ni la nuit. Peut-être que pendant son sommeil, le rebelle se trahira, mais le patriote craint de fermer les yeux, pour ne pas trahir ses frères à son insu.

Pour le moment, la victime aurait dû lasser le tourmenteur, pas encore. On lit l'arrêt de mort à *Suchodolski; il sera pendu*. Le malheureux leva les yeux vers le ciel, avec joie, ses souffrances approchent de leur fin. Mais le malheureux comptait sans Sobolewski. L'arrêt est prononcé, mais on retarde son exécution, on joue avec l'existence de la victime, on lui fera grâce s'il parle : tout cela en pure perte. Suchodolski meurt avec son secret.

Nous en appelons aux hommes de tous les pays, de toutes les opinions. L'Europe libérale peut-elle rester en rapport avec un empire où on tolère et récompense des actes pareils? Faut-il s'en prendre aux courtisans, aux esclaves ou à ceux qui s'en servent. Devons-nous maudire l'instrument ou plutôt la tête et le bras qui le dirigent? Ne nous parlez pas d'un czar libéral; car sous peine de prison, il doit servir la haine implacable et l'ambition insatiable des vieux boyards.

Zdanowicz et Dalewski ont été torturés de la même manière; ils ont fini leurs souffrances avec la même résignation.

Le Panslavisme.

Nous empruntons aux *Lettres Slaves* de notre collaborateur Christien Ostrowski une page importante, intitulée *le Panslavisme*, qui met sommairement sous les yeux du lecteur l'accroissement monstrueux de la Russie, aux dépens de ses voisins, et particulièrement de la race slave, avec laquelle l'empire moskovite n'a aucun lien national. Ce tableau, inséré dans plusieurs journaux, a été reproduit en entier dans la brochure intitulée : *Le Congrès et Napoléon III*, par le docteur Chaisès, et d'après celle-ci, dans la *Chwila* de Cracovie, sans que le nom de l'auteur ait été désigné.

LE PANSLAVISME.

Le Panslavisme est, on le sait, l'unification de tous les peuples d'origine slave sous le sceptre de la Russie, projetée par Pierre Ier et poursuivie sans relâche par tous ses descendants. Afin de donner une idée des dangers qui résulteraient pour l'Occident de cette agglomération de la race slave, la plus nombreuse en Europe, sous un gouvernement barbare, nous avons recueilli le tableau suivant, d'après les travaux de Malte-Brun, de Schnitzler, du général J. Bem, et qui présente les envahissements successifs du tzarat de Moskou, depuis son origine jusqu'à nos jours.

Tzarat (Grand-Duché) de Moskou.

Dates et faits.	Étendue en mille mètres carrés géographiques.	Population.
—		—
1328, à l'avénement d'Yvan (à la Bourse).	4,656	7,290,000
1462, à l'avénement d'Yvan Ier	18,473	
1503, à la mort d'Yvan Ier . .	37,137	
1584, à la mort d'Yvan II. . .	125,465	
1645, à la mort de Michel Ier .	134,361	
1669, à l'avén. de Pierre Ier. .	263,900	16,000,000
Empire de Russie		
1725, à l'avén. de Catherine Ire	273,815	20,000,000
1762, à l'avén. de Catherine II.	319,538	25,000,000
1796, à la mort de Catherine II.	331,830	33,000,000
1825, à la mort d'Alexandre Ier.	367,494	56,000,000
1831, à la prise de Varsovie. .	369,761	60,000,000

C'est-à-dire que depuis deux siècles, la Russie a doublé son territoire, et que, depuis cent ans, elle a triplé sa population.

Ses conquêtes depuis soixante ans sont égales à tout ce qu'elle possédait en Europe avant cette époque;

Ses conquêtes sur la Suède sont plus grandes que tout le reste de ce royaume;

Ses conquêtes sur les Tatars ont une étendue égale à celle de la Turquie d'Europe avec la Grèce, l'Italie et l'Espagne;

Ses conquêtes sur la Turquie d'Europe sont plus grandes que le royaume de Prusse, moins les provinces rhénanes;

Ses conquêtes sur la Turquie asiatique sont égales à tous les petits Etats allemands;

Ses conquêtes sur la Perse sont égales à l'Angleterre;

Ses conquêtes sur la Pologne sont égales à tout l'empire d'Autriche.

En dépouillant le chiffre de sa population, on trouve :

Pour les tribus du Kaukaze.	2,000,000
Pour les Kosaks, les Kirghuiz et les Georgiens. . .	4,000,000
Pour les Turks, les Mogols et les Tatars	5,000,000
Pour les Suédois, les Finnois et les Ouraliens . . .	6,000,000
Pour les Moskovites du rit grec-schismatique . . .	20,000,000
Pour les Polonais du rit romain et grec-uni	23,000,000
	60,000,000

La population de l'ancienne Pologne compte pour les 2/3 de la population totale, sur 1/8 du territoire;

C'est-à-dire que l'élément polonais s'y trouve en très-grande majorité relativement à tous les autres.

Cependant, en admettant la possibilité de la conquête de l'empire Ottoman par la Russie, le chiffre de sa population grossissait de la manière suivante :

1° La Russie d'Europe et d'Asie.	56,000,000
2° Le Royaume de Pologne (1815).	4,000,000
3° La population slave en Autriche	15,700,000
4° La population slave en Prusse.	2,000,000
5° La Moldo-Valaquie et la Serbie	2,300,000
6° La Grèce et la Turquie (moins l'Égypte)	20,000,000
	100,000,000

C'est-à-dire que la Russie, après la réunion des peuples slaves (romains et schismatiques) et l'occupation de Constantinople, qui en serait la première conséquence, aurait une population de 100,000,000 d'habitants, soit la *sixième partie* du globe habité.

Cent millions d'hommes, tel est donc le total de l'empire *greco-slave* rêvé par le tzar Pierre Ier, et qui deviendrait nécessairement une réalité par l'absorption de la Pologne.

D'après ces données, basées sur des chiffres incontestables, le dernier terme du panslavisme serait :

La domination universelle de la Russie.

A qui profite la guerre civile des États-Unis?

Toutes les nouvelles qui nous arrivent des États (que par dérision sans doute, on appelle encore les États-Unis) d'Amérique nous annoncent des deux côtés un redoublement d'acharnement. Des deux côtés, on fait des préparatifs formidables; de l'un pour l'attaque, de l'autre, pour la défense.

Nous n'ignorons rien des abus, ni des fautes commises par les Américains du Sud. Nous ressentons toute l'horreur que doit inspirer l'état social où des millions de colons restent à la merci de leurs maîtres, souvent égoïstes, quelquefois impitoyables.

Mais nous sommes loin de partager l'admiration générale pour les Américains du Nord.

Ce sera un glorieux souvenir du règne de Napoléon III d'avoir voulu, d'accord avec l'Angleterre, offrir aux belligérants une médiation pour arrêter cette guerre fratricide.

L'Angleterre s'est bien gardée de se joindre à cette démarche conciliatrice. Elle avait un seul rival sur les mers; elle se frotte les mains de voir ce rival s'affaiblir et s'épuiser. Chaque homme qui tombe, chaque vaisseau brûlé, chaque dollar dépensé lui fait éprouver une grande joie.

S'il ne s'agissait que de la décadence de l'Amérique, on pourrait facilement s'en consoler. Mais voyez où conduit la fausse politique de ses hommes d'État?

Pour en *imposer* aux cabinets de l'Occident, ils rêvent une alliance avec la Russie, et dans leur fol aveuglement, ils se partagent déjà l'Europe et le monde asservi.

Imprudents, qui ne s'aperçoivent pas où les conduit cette guerre insensée! Ils deviendront le jouet de l'Angleterre, la risée

de l'Europe et seront maudits des peuples qui brisant leurs chaînes pouvaient compter sur leur appui et leur influence morale !

L'Amérique était le refuge des hommes libres, l'asile des proscrits de toutes les nations. Elle devait devenir la terre sainte des expérimentations de toutes les utopies. C'est là que les plus hardis penseurs de notre époque espéraient fonder une commune modèle, donner un échantillon d'une société libre et heureuse, montrer l'idéal des recherches du dix-neuvième siècle !

Avec les fonds qui n'aurait pas absorbé une millième partie de ce que coûte la guerre actuelle, on aurait pu fonder une cité dans laquelle l'éducation, l'instruction, le travail et l'industrie développés intégralement auraient pu démontrer dans toute leur splendeur les facultés de l'homme, la sagesse et la générosité du Créateur.

La question de l'esclavage qui sert de prétexte à cette guerre impie, aurait été résolue par une mesure économique dont la Pologne a donné l'exemple aux acclamations unanimes des affranchis et de leurs anciens maîtres.

Que d'autres admirent le Président Lincoln, nous sommes loin de nous associer à leur admiration, l'histoire inscrira son nom, nous en sommes certains, parmi les chefs qui ont le plus travaillé à la décadence de leur patrie et au triomphe du despotisme dans le monde.

On nous demandera peut-être pourquoi nous ne flétrissons pas aussi le Président des États du Sud? D'abord, parce qu'il est plus faible : puis, n'importe quels sont les torts qu'il pouvait avoir, il les a en partie réparés en tendant sa main à la réconciliation. L'Amérique du Nord n'a pas voulu traiter avec des rebelles. Les monarchies absolues, les despotes n'auraient pas agi autrement.

Maintenant, l'Amérique par cette guerre fratricide fait-elle seulement tort à elle-même? Non, l'Europe s'en ressent.

L'Angleterre, suivant sa politique surannée, oublie tout et surveille avec jalousie les progrès de la France. Absorbée par une envie qui perd tout sentiment d'une juste appréciation, elle souffre les progrès de la Russie barbare, elle ferme les yeux sur la coalition des trois puissances ennemies de la vraie liberté, elle leur laisse la direction du mouvement et peut-être même toléra-t-elle un nouveau partage de l'Europe.

Quelle est la puissance qui aurait dû profiter de cet aveuglement fatal de l'Angleterre? Ce beau rôle était certes réservé aux États-Unis. D'un seul mot, ils auraient pu dire au despotisme et à la barbarie : *Vous n'irez pas plus loin.*

C'est ainsi que nous comprenons la mission des nations vraiment libres.

Que la guerre fratricide se prolonge en Amérique, que cette puissance descende au 2me rang et perde toute son influence sur le monde, que la sainte alliance partage de nouveau l'Europe selon son bon plaisir, la Russie, si elle ne veut pas surpasser l'Autriche dans son ingratitude proverbiale, devra un jour élever à Constantinople un monument avec cette inscription : *Au Président Lincoln, l'autocratie reconnaissante.*

Correspondance du journal LA POLOGNE.

Léopol, 11 mars.

Le décret de la proclamation de l'état de siége est appliqué de la manière la plus rigoureuse. Le gouverneur de la Galicie, qui a acquis une si triste réputation par ses sympathies moscovites et son acharnement contre les insurgés polonais, y apporte encore la part de ses haines. Les journaux sont bâillonnés. Il leur est défendu de donner d'autres nouvelles de Pologne que celles qui sont insérées dans le *Dziennik*, journal de Varsovie et l'*Invalide* russe de Moscou. Ils ne peuvent pas présenter les faits d'une façon défavorable à la Russie. La majorité des rédacteurs des journaux de Léopol et de Cracovie est en prison. Les brutalités, les arrestations arbitraires, les visites domiciliaires atteignent tout le monde sans aucune distinction. Dans les rues, sous le plus futile prétexte, on est assailli, frappé et arrêté par les patrouilles. Cracovie et Léopol ont l'air de villes prises d'assaut. Mais ce qui donne un caractère particulièrement révoltant à l'état de siége en Galicie, ce sont les dispositions rétroactives. Les personnes arrêtées antérieurement et soumises aux tribunaux civils passeront devant les conseils de guerre. Ainsi MM. *Haller Benoni* et le Cte *Tarnowski*, arrêtés il y a six mois, seront jugés par les cours martiales. Le comble de l'infamie, c'est qu'on livre aux Moscovites ceux des réfugiés polonais qui ne peuvent pas justifier de la possession de cinquante florins d'Autriche. C'est le renouvellement des massacres de Galicie avec préméditation, car le sort qui attend les victimes, c'est la mort ou son équivalent, l'exil en Sibérie.

Un profond tressaillement d'indignation et de colère parcourt la Galicie d'un bout à l'autre. Le mépris et l'exaspération sont à leur comble. Les trois vautours luttant de férocité, s'acharnent sur la même proie. Mais des trois, le gouvernement autrichien s'est montré le plus perfide, le plus cruel et le plus stupide à la fois. La politique autrichienne s'est montrée plus indigne, plus lâche que celle de *Bismark*, le Prussien ; lui au moins avait pour excuse les intérêts de la Prusse ; le gouvernement autrichien n'en a aucune. Sa politique est absurde et à contre-sens de ses intérêts. Il a déclaré la guerre à la Pologne sans provocation, uniquement parce que la Pologne est faible, et qu'il est dans ses traditions de se faire le sbire de la force. La haine et le mépris de l'Autriche sont au même degré en Galicie que l'exécration qu'elle inspirait le lendemain des massacres dans cette province. Aussi les Galiciens n'hésiteraient pas à l'occasion de faire cause commune avec la Hongrie, l'Italie et la Croatie. Les députés Galiciens sont résolus à retirer leur concours à un gouvernement oppresseur et gratuitement cruel. Egale en ressources, en richesses de tous genres, en territoire, en population, la Galicie doit séparer ses intérêts de ceux de l'Autriche oppressive. Ce qui serre le plus le cœur des patriotes, c'est de voir les régiments polonais et hongrois combattre au premier rang pour étendre en Danemark et ailleurs la domination de la slague autrichienne.

L'Autriche, par sa politique aussi astucieuse que cruelle, force les Croates, les Hongrois, les Vénitiens et les Polonais à se liguer contre une puissance qui les trompe, les opprime et les torture.

Vienne, 14 mars.

La conduite actuelle de l'Autriche, même en Hongrie, est une preuve assez manifeste de l'entente cordiale qui existe entre les cabinets de Vienne et de Pétersbourg, entente que ce premier cabinet ne cherche plus à tenir secrète. En Hongrie, autant que le permettait la loi sur la presse, presque tous les journaux relevaient avec indignation les cruautés moscovites. Les journaux humoristiques amusaient presque exclusivement le public par des gravures représentant Mourawieff et autres proconsuls russes, ainsi que des scènes de pillage auxquelles se livraient les cosaques.

Une semaine après la proclamation de l'état de siége en Galicie, presque en même temps où l'on démentait une alliance avec la Russie, on défendait en Hongrie aux journaux d'attaquer la Russie. Deux journaux humoristiques, *Ustokos* et *Bolond Miska,* ont été saisis pour avoir publié des gravures qui caractérisaient la conduite des Russes. On a déclaré, en outre, aux rédacteurs de ces feuilles, que dorénavant tous les articles offensifs ou moqueurs envers la Russie étaient interdits, et que toute contravention à ce règlement entraînerait non-seulement la confiscation de la feuille incriminée, mais encore l'incarcération immédiat du délinquant. Une déclaration dans le même sens a été faite à Prague, à deux journaux, organes de la jeunesse tchèque, qui ne partage pas les idées de Palacki et de Rieger.

Pour le moment, on a perdu de vue les Croates, qui sont considérés comme sujets fidèles et incapables d'une initiative quelconque. La chose est d'autant plus difficile à expliquer qu'une foule d'agents russes parcourt aujourd'hui la Croatie, en racontant aux habitants d'anciennes fables sur la puissance et la générosité du Czar, sur la reconstruction future d'un Etat illyrique, qui s'étendrait jusqu'à l'Adriatique, etc.

Le gouvernement autrichien ferme les yeux devant cette propagande russe, mais en revanche, les journaux officiels puisent où ils peuvent et à des sources les plus hostiles, leurs nouvelles sur la Pologne et sur les prétendues cruautés des insurgés.

La guerre de Pologne.

Sous ce titre : *La guerre de Pologne en* 1863, *M. Eugène d'Arnoult* vient du publier, chez M. Faure éditeur (1), des épisodes et des récits du drame qui se déroule au bord de la Vistule. Nous donnerons des extraits de cet ouvrage, dans lequel la beauté du style répond à l'intérêt qui s'attache aux faits racontés. Aujourd'hui nous nous bornons à citer quelques lignes de la préface, due à la plume de *M. Alfred Michiels.* Nous sommes heureux que les pensées de cet éminent publiciste donnent un nouveau poids à nos observations dans la question d'Orient.

« Ne voyez-vous pas, en effet, que la Russie, l'Autriche et la Prusse ont conclu secrètement une alliance offensive et défensive; ont résolu de dominer le monde par l'union de leurs forces et l'accord de leurs vues? Elles sont décidées à en finir avec le principe des nationalités, qui mine leur pouvoir et gêne leur ambition. Dans quelques mois, leurs plans, qui déjà se trahissent, frapperont tous les yeux. L'Autriche veut reconquérir l'Italie pour elle-même, pour ses feudataires, pour le Pape et le roi des Deux-Siciles; la Prusse veut étendre ses frontières et conserver le duché de Posen; la Russie veut comprimer l'insurrection polonaise, dépeupler la Pologne, *et jette des regards de convoitise sur la Turquie: le sultan, inquiet, arme nuit et jour, fait un camp de ses provinces septentrionales.* Si la France ose blâmer, contrarier ses hardis projets, les trois cours, sans abandonner leur œuvre principale, auront encore cinq ou six cent mille hommes à lui opposer. C'est une nouvelle guerre de Trente-Ans qui commence, ou tout au moins une guerre comme celle qui a ravagé, bouleversé, l'Europe de 1792 à 1815. Que la Pologne résiste, soit victorieuse, qu'elle tienne son épée sur le cœur de la Russie, et elle paralyse les forces, elle déjoue le complot des alliés. Retenus là bas, ils ne pourront ni envahir l'Italie, qui se tient sur ses gardes, ni tourner leur fureur contre nous. La plus vulgaire sagesse, en conséquence, prescrirait d'envoyer des renforts à cette avant-garde de la civilisation; mais les hommes politiques n'ouvrent les yeux que quand les faits sont accomplis. Leur éloquence alors ne tarit point, et ils dissertent comme des docteurs sur ce qu'ils n'ont pas su prévoir.

Tous les motifs se réunissent donc pour assurer l'intérêt et la sympathie au livre de M. Eugène d'Arnould. Les événements qu'il raconte avec la modération de l'histoire, avec une exactitude minutieuse et incontestable, sont autant d'avis pour l'Occident. Ils nous reportent vers des temps de barbarie dont le retour semblait impossible. On croit relire les scènes les plus odieuses qui ont signalé l'invasion de l'empire romain par les Goths, les Gépides, les Vandales, les Suèves et les Marcomans.

Le récit de ces tragiques épisodes, en révoltant la conscience du genre humain, servira la cause du peuple martyr, contribuera sans le moindre doute à hâter la marche trop lente du châtiment. Pour l'honneur de notre espèce, pour le salut et la moralité de l'Europe, il faut qu'une punition terrible frappe la Russie, et que l'expiation ne reste pas au-dessous du crime.

N'eût-il d'autre mérite que d'avoir travaillé à ce résultat, le livre de M. d'Arnould mériterait encore que tout le monde applaudît aux efforts de l'auteur, aux généreux sentiments qui l'ont inspiré. »

ALFRED MICHIELS.

1er mars 1864.

(1) A Paris, boulevard St.-Martin, 23, prix 3 fr.

Les conférences de la salle Barthélemy

(3e ARTICLE.)

Nous nous étions promis de tenir nos lecteurs au courant des conférences de la salle Barthélemy. Nous avons dû y renoncer : Nous ne voudrions pas cependant que l'on pût nous accuser d'indifférence ou d'ingratitude : c'est avec une joie bien vive que nous constatons le succès de cette généreuse entreprise. Les noms illustres se succèdent à la salle Barthélemy, et le public ne cesse d'y affluer; la littérature, l'histoire, l'économie politique, les sciences, y trouvent tour à tour d'éloquents interprêtes dans M. Foucher de Careil, connu jusqu'ici comme philosophe et comme savant, en qui sa belle leçon sur Dante a révélé un orateur des plus distingués dans M. St-Marc Girardin, trop connu et trop aimé du public, pour que nos éloges puissent rien ajouter à l'idée que nos lecteurs ont déjà de son talent; dans MM. Ferdinand de Lesseps, de Loménie, Lefebvre-Portalis, Bertrand, Albert Gigot, Jules Simon, Bertrand Krolowski.

Nous en oublions peut-être; nous n'indiquons même pas le sujet de ces leçons qui ont excité un si grand intérêt et donné au gouvernement français l'idée d'instituer à la Sorbonne des soirées littéraires et scientifiques. Nous espérons qu'elles seront publiées, et que la plupart des orateurs aimeront à suivre l'exemple que vient de donner M. Henri Martin. L'éminent historien a pris mercredi dernier la parole et a raconté la vie de Vercingétorix. L'histoire de cet intrépide défenseur de la nationalité gauloise est le digne pendant de la biographie que M. Henri Martin vient de consacrer à Jeanne d'Arc. Nous ne pouvons nous empêcher de voir dans le choix de ces deux sujets un hommage rendu à l'héroïsme du peuple polonais, et nous en remercions M. Henri Martin. Les orateurs de la salle Barthélemy tiennent à M. le ministre de l'instruction publique la parole qu'ils lui ont donnée ; ils ne disent pas un mot de politique, et cependant la pensée de la Pologne semble planer sur toutes les conférences, et suivant un mot célèbre, elle y est d'autant plus présente qu'il est moins permis de la montrer. « *Eo magis præfulget quod non videtur.* »

L. L.

La calomnie, arme des lâches.

La *Nation* vient de recevoir un second avertissement : comme journal, la *Nation* a droit à toutes nos condoléances : comme organe souvent déloyal de la Russie, elle ne peut attendre de nous ni bienveillance ni sympathie. Aussi eussions-nous passé sous silence la mesure dont cette feuille vient d'être l'objet, si son rédacteur en chef, M. Léonce Dupont, ne nous forçait à une réflexion pénible, mais nécessaire.

En discutant l'avertissement dont il vient d'être frappé, M. Léonce Dupont déclare que « *la calomnie*, ARME DES LACHES, *n'a jamais été la sienne.* » Vous avez la mémoire bien courte, à ce qu'il paraît, Monsieur : Avez-vous donc déjà oublié l'article du 9 janvier dernier, où vous profitiez du complot des *quatre* Italiens, pour impliquer dans cet odieux attentat la nation polonaise et son gouvernement? Avez-vous oublié la lettre qui vous fut alors adressée par un de vos abonnés, lettre publiée dans la Pologne du 17 janvier? Nous n'avons pas oublié, cela nous, Monsieur, et nous sommes charmés de voir que vous nous donniez aujourd'hui une réparation à laquelle nous étions loin de nous attendre. La calomnie, dites-vous, est l'arme des lâches : cet aveu est sincère, Monsieur, et nous vous en remercions.

La conduite des agents moscovites en Pologne, conduite aussi insensée que féroce, n'a pu échapper à l'attention des loges maçonniques, qui de tout temps ont eu pour mission spéciale de répandre par le monde les principes d'amour et de fraternité universelle.

Le vénérable de la loge *Jérusalem Écossaise*, a bien voulu nous communiquer la décision qu'a prise cette loge à l'égard de *Mourawieff*, *de Berg* et *d'Annenkoff*. On signale aux loges de l'univers ces hommes, qui ne rougissent pas de torturer les enfants et d'outrager les femmes. Si nous sommes bien informés, les loges de la Grande-Bretagne ne resteront pas en arrière. Bientôt les instruments féroces et aveugles de l'autocratie seront exclus à jamais de la grande famille maçonnique.

Au nom de nos compatriotes, nous remercions la loge de *Jérusalem Écossaise* d'avoir pris cette noble initiative.

Voici la planche que la loge *Jérusalem Écossaise* a adressée à tous les ateliers de France. »

TRÉS CHERS FRÈRES,

« Notre grande institution maçonnique, qui est fondée sur les principes les plus universels de justice et d'amour, veille du haut de la sphère élevée où ses travaux s'accomplissent. Comme ses efforts tendent à faire régner partout l'harmonie sur la terre par la puissance de son initiative morale, sa voix doit toujours se faire entendre pour glorifier le bien et flétrir le mal, toutes les fois surtout qu'il se produit des faits qui étonnent la conscience humaine et qui seraient de nature à la troubler, si elle n'était éclairée et raffermie sur ses bases par une lumière supérieure.

Au moment où le monde entier suit avec une anxiété extrême toutes les péripéties du drame sanglant qui se déroule dans le Nord-Est de l'Europe, il est des noms comme ceux de Mourawieff, de Berg, d'Annenkoff et de leurs semblables, qu'il convient de frapper d'une réprobation morale, car les hommes qui les portent, outragent avec une audace cynique les sentiments qui forment un lien sacré entre tous les peuples; ils se séparent et se retranchent ainsi eux-mêmes de la société de leurs semblables; comme Tibère et Néron, ils se placent hors de l'humanité et méritent d'être mis au ban de la civilisation.

En conséquence, T.·. C.·. F.·. F.·., pour fournir à nos consciences un moyen de satisfaction qu'elles réclament impérieusement, nous proposons à votre R.·. Atel.·. de déclarer comme nous l'avons fait nous-mêmes à l'unanimité, qu'il considère comme indignes de recevoir l'initiation maçonnique, si jamais ils osaient y aspirer, ces hommes de sang pour qui rien n'est sacré; nous demandons aussi que votre résolution à ce sujet soit communiquée au plus grand nombre possible de F.·. F.·. de tous les rites maçonniques, avec prière de prendre en considération le vœu que nous formons sous l'influence de la sainte indignation qui fait frémir nos âmes; et ainsi faisant, nous rendrons une fois de plus hommage au G.·. Arch.·. des mondes et au principe de la fraternité de tous les humains. »

Nous vous prions, T.·. C.·. FF.·., de vouloir

bien reproduire cette proposition, afin que toute la Franc-Maçonnerie puisse prendre simultanément, sur toute la surface de la terre, la même détermination.

Recevez, T.·. C.·. F.·. F.·., les salutations fraternelles de vos dévoués F.·. F.·.

Le vénérable,	le 1er surveillant,	le 2me surveill.
THÉRIFOCQ,	J. TOTTEREAU,	DOUBLET.
Le Député,	L'Orateur,	Le Secrétaire,
ROYER.	PORTEBLE.	TREILLÉ.

Le Garde des Sceaux,
MIOLAN.

Bibliographie.

Études sur la Pologne, par M. Casimir Wolowski (Paris, Douniol). — Considérations sur le passé et l'état actuel de la Pologne, par Kubalski. (Paris, Dentu). — Histoire complète de la Pologne, par Chevé. (Paris, Blériot, quai des grands Augustins, 55.)

Nous nous sommes engagé à indiquer et à apprécier les publications relatives à la question polonaise, qui nous seraient adressées soit par les auteurs soit par les éditeurs, et même celles dont le mérite ou l'importance seraient assez remarquables pour suppléer à toute recommandation. Nous remplissons cette tâche en signalant à nos lecteurs trois ouvrages qui, à des titres divers, méritent d'attirer l'attention.

Le premier est un volume de M. Casimir Wolowski, intitulé *Études sur la Pologne* : ce titre promet beaucoup; il semblait nous annoncer quelques éclaircissements sur certaines parties obscures de l'histoire de Pologne : notre attente, nous l'avouerons, a été un peu déçue. Nous reconnaissons d'ailleurs, que certaines parties du volume sont pleines d'intérêt. Tel est notamment un aperçu clair et complet sur les caractères de la langue et de la littérature polonaise ; telle est encore la notice sur le cordonnier Kilinski, ce héros populaire de Varsovie, dont la mémoire est restée chère à tous les Polonais. Le morceau intitulé *Considérations sur la Pologne*, présente une suite de réflexions élevées et de vues généreuses qui, malheureusement, ont le tort de ne pas être assez pratiques. Démontrer les droits de la Pologne, flétrir l'iniquité de ses oppresseurs, cela est bien, sans doute, mais cela ne suffit pas. Il faut parler non-seulement au cœur de la foule, mais encore à la froide raison des diplomates. C'est ce que M. Wolowski néglige trop de faire; ce reproche applicable du reste à maints autres ouvrages est le seul que nous puissions adresser au chaleureux et patriotique écrivain ; il a offert aux pauvres Polonais le produit de ses études; souhaitons-leur un succès dont les malheureux profiteront; il est ici-bas une chose qui vaut mieux qu'un bon livre, c'est une bonne action.

Au surplus, les personnes curieuses de renseignements exacts et positifs, pourront en trouver dans la brochure que vient de publier le savant auteur du *Tableau de l'Europe orientale*, M. Kubalski. Ses *Considérations sur le passé et l'État actuel de la Pologne*, résument en quelques pages des notions que l'on chercherait en vain dans les recueils les plus complets. Avec une simplicité qui rappelle parfois la manière de notre Montesquieu, il raconte la grandeur et la décadence de la Pologne, expose l'état des choses tel que l'ont fait les traités de 1815 et les violations successives de ces traités; il conclut en réclamant de l'Europe civilisée une prompte et énergique intervention. Clarté, précision, élégance, telles sont les qualités qui distinguent cet opuscule et le recommandent d'une façon toute particulière aux personnes qui veulent s'éclairer ou éclairer les autres sur la question polonaise.

A côté de ces deux ouvrages, mentionnons encore l'*Histoire de Pologne* que M. Chevé vient de faire paraître à la librairie Blériot : On connait déjà le résumé substantiel que M. Chevé a consacré à la Pologne dans le 24e volume de la *Bibliothèque utile* : l'ouvrage plus développé qu'il publie aujourd'hui intéressera vivement les amis de la Pologne; il pourra apprendre quelque chose à ses ennemis.

L. LÉGER.

Faits divers.

Les frontières de la Galicie et du Duché de Posen, hermétiquement fermées, ne nous permettent pas de donner sur les détails des combats livrés aux Moscovites.

Nous savons seulement que d'après le conseil tenu chez le général de Berg, des forces imposantes ont été dirigées pour cerner et attaquer le général Bosak, dont le talent et les succès commencent à exaspérer les Moscovites. Comme les feuilles de Vienne et de Berlin n'ont pas annoncé sa défaite, nos lecteurs peuvent être convaincus que le général polonais n'a pas subi d'échecs. Les feuilles à la solde de Moscou n'auraient pas manqué de chanter victoire.

Le 22 février, les deux détachements de Rembajlo et de Rudowski ont remporté une victoire complète sur Oronsk. Un grand nombre de Moscovites a été tué. Soixante soldats et six officiers ont été faits prisonniers.

Les Russes, plus d'une fois témoins de la barbarie avec laquelle les insurgés prisonniers ont été traités, s'attendaient à de terribles représailles.

Rudowski a fait appeler les prisonniers et en face des insurgés vainqueurs, il leur a dit que les Polonais avaient pris les armes pour la patrie et la liberté, mais qu'ils n'étaient pas guidés par une haine contre les Russes, qu'au contraire, ils voudraient les voir libres et heureux. Après avoir tendu la main aux officiers qui étaient touchés jusqu'aux larmes, il a rendu la liberté à tous, officiers et soldats, en les priant de dire à leurs compatriotes comment les insurgés polonais se vengent de la tyrannie de leur maître.

Ce fait, qui nous a été annoncé par notre correspondant de Galicie, se trouve confirmé par l'*Écho de la Lithuanie*.

Le général directeur de la police Crepow a fait publier à Varsovie une ordonnance relative à l'impôt que les Polonais paient au Gouvernement national.

Tout individu qui viendra au nom du Gouvernement national pour demander l'impôt, devra être dénoncé immédiatement aux autorités russes.

Celui qui manquerait à ce devoir paiera une amende proportionnelle à sa fortune, et sera déporté.

Quiconque paiera l'impôt, sera livré aux cours martiales; sa fortune confisquée.

Toutes les mesures du gouvernement paternel moscovite prouvent que cet empire, menacé de banqueroute, se sert de tout prétexte pour spolier les habitants.

Un paysan polonais auquel on racontait que le comte Zamojski avait perdu deux millions dans le pillage de son palais, a dit : C'est bien fait; s'il les avait donnés au Gouvernement national, les Moscovites ne les auraient pas volés.

— Les affaires sont si mauvaises à Saint-Pétersbourg, que les créanciers font queue à la porte du tribunal de commerce ou de l'autorité qui en tient lieu, afin d'être autorisés à mettre leurs débiteurs dans la prison pour dettes, laquelle, à ce qu'il paraît, est pleine depuis longtemps. L'autre jour, écrit-on au *Courrier du Havre*, un créancier se présente. On lui répond : « C'est bien, vous avez le numéro 86. — Comment! le numéro 86? — Eh bien! il y en a 85 inscrits avant vous pour faire mettre leurs débiteurs en prison. »

BRUXELLES. — TYP. DE J. NYS, RUE POTAGÈRE, 57.